

1863.

capitaine Melot quitta cette maison, où elle avait donné un si bel exemple de courage et de fermeté.

Le 4 avril, on renouvela l'attaque du cadre n^o 26 ; trois colonnes formées par des compagnies du 1^{er} et du 18^e bataillon de chasseurs à pied, se précipitèrent avec la plus grande intrépidité ; après avoir franchi les brèches, les chasseurs arrivèrent encore dans des chambres dont toutes les issues étaient solidement fermées, les murs garnis de trois rangs de créneaux et les voûtes percées de mâchicoulis. Devant ces obstacles insurmontables, ils durent se replier. On abandonna l'attaque de la caserne et l'on essaya de se rendre maître du cadre n^o 34 ; un pétard attaché à une porte cochère n'ayant produit aucun effet, on commença une gabionnade double afin de traverser la rue ; mais cette opération attira un feu tellement vif que tous les gabions furent enlevés par les boulets et tous les sapeurs blessés. Il fallut y renoncer. On boucha les ouvertures préparées dans le cadre n^o 25 (église San Marcos) pour la sortie des colonnes d'assaut, et l'artillerie se contenta de tirer sur San Agustin dans le but d'empêcher l'ennemi d'éteindre un incendie qui s'y déclarait.

Le général en chef se rendit dans le cadre de San Marcos pour apprécier les obstacles contre lesquels étaient venus échouer les efforts des troupes. Il vit de tous côtés des barricades étagées pourvues d'artillerie, des murs crénelés, des terrasses garnies de sacs à terre, les dômes et les clochers des églises couverts de tirailleurs parfaitement abrités. Il put se convaincre des difficultés des attaques de vive force dans lesquelles on perdait les plus braves soldats, car c'étaient toujours eux qui tenaient la tête des colonnes et tombaient les premiers. Il ordonna de commencer des galeries de mine. A la nuit, une tranchée souterraine fut

1863.

creusée dans la direction du cadre n^o 34 ; on trouva le roc, et ce travail ne put être continué.

Le 5 avril, des pièces de 12 furent amenées dans le cadre de San Marcos pour ouvrir des brèches que les canons de montagne n'arrivaient pas à pratiquer dans de bonnes conditions ; le lendemain, six compagnies du 1^{er} zouaves attaquèrent de nouveau le cadre n^o 34. A 5 heures du soir, une avant-garde de trente hommes, conduite par le lieutenant Galland et un détachement du génie pénétrèrent vivement par la brèche ; une section les suivit avec le même entrain ; un feu épouvantable de mitraille et de mousqueterie remplit aussitôt la rue ; plusieurs hommes furent tués, et les blessés, se rejetant en arrière, paralysèrent l'élan de la colonne. Le commandant Carteret-Trécourt, saisissant un zouave par le bras, l'entraîne avec lui au milieu de l'espace qui sépare les deux cadres et que la mitraille balaye incessamment ; le capitaine Michelon, le lieutenant Avèque s'élançant sur ses pas, espérant enlever leur compagnie. Efforts inutiles ! le capitaine Michelon est tué, les deux autres officiers sont blessés ; le feu de l'ennemi se concentre sur les ouvertures de San Marcos ; il empêche la colonne de déboucher et force à renoncer à l'attaque.

Le lieutenant Galland organisa la défense des chambres qu'il avait occupées ; tout moyen de retraite lui fut bientôt fermé ; à 9 heures du soir l'ennemi lui proposa de se rendre, il refusa ; ses hommes n'ayant pas de vivres, sentant l'impossibilité de résister, le quittèrent successivement ; il ne resta avec lui que deux sous-officiers, deux caporaux et un zouave. Dans ces conditions il se rendit à son tour après avoir obtenu pour lui et ceux qui ne l'avaient pas abandonné, l'honneur de conserver leurs armes ; trente-six

1863.

Conseil
de guerre
(7 avril).

hommes furent ainsi faits prisonniers. Cette attaque infructueuse coûta en outre : un officier tué, deux blessés, huit hommes tués et dix-huit blessés.

Les échecs subis dans la nuit du 2 au 3 avril, dans celles du 4 au 5, et du 6 au 7, n'avaient pas encore épuisé l'énergie des troupes ; cependant il était impossible de méconnaître qu'elles avaient produit une impression fâcheuse sur leur moral. Les circonstances paraissaient graves ; le général en chef réunit en conseil de guerre les généraux de division et les chefs de service ⁽¹⁾, afin de recueillir leurs avis sur la direction à imprimer aux opérations ultérieures. On discuta dans ce conseil :

1^o S'il fallait, en présence de la supériorité de l'artillerie ennemie, suspendre les attaques et attendre l'arrivée de canons de gros calibre, que l'on ferait demander à l'amiral commandant l'escadre du golfe ;

2^o S'il fallait suspendre le siège, maintenir seulement l'investissement de Puebla et marcher sur Mexico ;

3^o S'il fallait même abandonner l'investissement et se porter sur Mexico avec toute l'armée.

Ces deux derniers partis devaient avoir le grave inconvénient d'augmenter l'exaltation des adversaires de l'intervention et le découragement de ses partisans. Le général en chef les rejeta et se résolut à poursuivre le siège.

On eut la pensée de diriger contre les forts de Totiméhuacan et de Carmen une attaque analogue à celle qui avait fait tomber San Javier ; eût été d'autant plus opportun qu'en abordant la ville de ce côté on prenait les cadres dans le sens de leur plus petite épaisseur et que les difficultés eussent ainsi beaucoup diminué ; mais le comman-

(1) Le général en chef au ministre, 19 avril.

1863.

dant de l'artillerie fit craindre que l'approvisionnement en munitions fût insuffisant pour cette double attaque. Il fallut se résigner à continuer ces cheminements si lents et si meurtriers vers le cœur de la ville. On n'avait plus que six cents kilogrammes de poudre de mine, et l'on ne pouvait même songer à faire une guerre souterraine ⁽¹⁾. Un temps d'arrêt allait être forcément imposé aux opérations du siège en attendant l'arrivée de nouveaux convois de munitions.

Dans cette première période les pertes avaient été de :

Un officier général tué, cinq officiers tués, deux officiers morts de leurs blessures, 39 officiers blessés, 56 soldats tués, 443 soldats blessés dont 250 étaient encore à l'ambulance ⁽²⁾.

L'artillerie de la place avait tiré environ 25,000 coups de canon, et lancé un millier de bombes ⁽³⁾.

Pendant cette interruption des travaux du siège, les troupes s'occupèrent d'améliorer les ouvrages de la ligne d'investissement ; elles furent aussi employées à quelques opérations extérieures ayant pour objet le ravitaillement de l'armée. Le corps d'armée du général Comonfort ne cherchait que mollement à s'opposer à ces opérations ; cependant un détachement franco-mexicain de quinze cents hommes ⁽³⁾ s'étant avancé jusqu'à Atlixco, de fortes colonnes ennemies l'attaquèrent le 14 avril. Dès qu'il se vit menacé, le colonel Brincourt, qui commandait cette petite expédition, prit l'offensive de manière à battre successivement,

Combat
d'Atlixco
(14 avril).

(1) Le général Forey au ministre, 12 avril.

(2) Rapport du général Ortega.

(3) 500 zouaves, 500 fantassins mexicains, 260 chasseurs d'Afrique et 200 cavaliers mexicains.

1863.

avant qu'elles eussent opéré leur jonction, deux colonnes ennemies qui s'avançaient sur deux directions différentes.

Huit escadrons mexicains, aux ordres de Carbajal, se montraient du côté d'Axocopan, tandis que des colonnes d'infanterie et de cavalerie commandées par Etchegaray, chef d'état-major de Comonfort, descendaient dans la vallée par le chemin de San Juan Tianguismanalco. Deux escadrons de chasseurs se portèrent rapidement à la rencontre de Carbajal. Couverts par les cavaliers mexicains alliés déployés en tirailleurs, ils défilèrent par un chemin creux, se formèrent en échelons, et vigoureusement enlevés par le commandant de Tucé, ils chargèrent à fond sur le flanc droit de la cavalerie ennemie qui, surprise par cette attaque imprévue, se vit forcée de faire un changement de front en arrière. Chargé de nouveau pendant sa manœuvre, l'ennemi fut complètement culbuté ; il se rallia cependant derrière une barranca, sous la protection de deux bataillons d'infanterie accourus à son secours. Une troisième charge acheva sa déroute et les fuyards, battus d'autre part par le feu de l'artillerie et de l'infanterie françaises, tombèrent encore sous le sabre des chasseurs. La colonne du général Etchegaray commençait alors à déboucher dans la vallée ; mais vivement attaquée avant d'avoir pu prendre une formation, elle se replia presque aussitôt sans tenter le moindre retour offensif. L'honneur de la journée revint à la cavalerie française, qui ne montra jamais plus d'entrain et de vigueur. Environ deux cents Mexicains étaient couchés sur le champ de bataille, et parmi les morts se trouvait le général Porfirio Garcia. Ce succès ne coûta cependant que trois chasseurs tués, deux officiers et sept chasseurs blessés. La cavalerie mexicaine alliée, qui se comporta bravement à côté de la cavalerie française, eut dix-

1863.

sept tués et trente-deux blessés. Le colonel Brincourt put achever avec toute sécurité le rassemblement des denrées ; sa mission terminée, il rentra au camp devant Puebla, le 20 avril.

Le corps de siège n'eut qu'un court répit à ses fatigues. Sans modifier toutefois le système général des attaques, le général en chef avait décidé que des travaux d'approche seraient commencés vis-à-vis des forts de Carmen et de Totimehuacan ; il en confia la direction au général Bazaine. Le général Douay, avec trois bataillons, fut spécialement chargé de faire continuer les cheminements dans l'intérieur de la ville, en avant du fort San Javier ; il établit son quartier général dans les bâtiments mêmes du pénitencier.

De son côté, l'ennemi n'était pas inactif ; il perfectionnait chaque jour ses lignes de défense, et dans la nuit du 13 avril, il parvint à faire sortir de la place, par le chemin déjà suivi par les quinze cents cavaliers de Carbajal, un corps de cavalerie de même force sous les ordres du général O'Horan. Les postes de la ligne d'investissement reçurent l'éveil trop tard pour s'opposer à son passage.

Dans la nuit du 17 avril, une partie de cette cavalerie essaya de jeter un convoi dans la place en combinant son mouvement avec une sortie de la garnison ; cette tentative échoua et le convoi fut enlevé.

L'ennemi ne s'était pas mépris sur l'importance des travaux que le général Bazaine faisait exécuter devant le fort de Carmen. En effet, un solide ouvrage de campagne avait été construit près de l'église de San Baltazar, et une batterie placée sur une hauteur voisine enfilait une des principales rues de Puebla. Dès le 15 avril, une forte colonne de 1,500 hommes d'infanterie et de 700 cavaliers appuyée par huit pièces de canon, sortit de la ville et attaqua avec une grande

1863.

vigueur les positions françaises ; elle fut cependant forcée de rétrograder, et les tentatives de même nature, renouvelées les jours suivants, furent également impuissantes à arrêter les progrès des attaques.

Les cheminements dans les cadres se poursuivaient d'autre part avec les lenteurs, les difficultés, les dangers de ce genre de guerre. Le cadre n^o 4 avait été enlevé le 16 avril ; le 19, après une attaque meurtrière qui coûta dix hommes tués et quarante-cinq blessés, on s'était emparé du cadre n^o 29. L'ennemi perdit cent cinquante hommes tués, deux cent cinquante prisonniers, deux mortiers et une pièce de montagne. Il abandonna ensuite et détruisit en grande partie les cadres n^{os} 30, 26, 27 et 28, afin d'agrandir le champ de tir du couvent San Agustin. Bien que l'on avançât péniblement, on faisait cependant quelques progrès, et le général en chef espérait prendre à revers le fort de Carmen, pendant que le général Bazaine l'attaquait par la plaine.

Attaque
du couvent de
Santa Inès
(25 avril) (1).

C'est vers ce but que tendaient ses efforts, lorsqu'il ordonna de préparer l'attaque du couvent Santa Inès (cadre n^o 52) et l'un des points les plus forts de la nouvelle ligne de défense de l'ennemi. Cette ligne se trouvait alors tracée par les cadres n^{os} 34, 33, 32, 51, 52 et 53. Le cadre n^o 32 était ce grand édifice de San Agustin, dont les feux croisés avec ceux de Santa Inès avaient été jusqu'alors si gênants.

L'artillerie construisit des batteries de brèche dans le cadre n^o 30, situé en face de Santa Inès ; le génie établit des fourneaux de mine. L'attaque commença le 25 avril au matin. L'explosion des mines renversa une partie du mur d'enceinte et des constructions extérieures

(1) Voir le plan du siège de Puebla.

1863.

du couvent ; les batteries en achevèrent la destruction, mais on put alors se rendre compte des difficultés inouïes que présentait l'attaque. En arrière du mur renversé régnait une forte grille en fer, que les boulets ne pouvaient abattre ; quatre retranchements successivement étagés, dont les deux derniers avec des escarpes en pierre, avaient été formés au moyen des décombres des constructions voisines. Les abords étaient garnis d'abatis et de filets en corde de cuir, reliés entre eux par des piquets ; derrière le dernier parapet s'élevaient les bâtiments du couvent de Santa Inès, avec leurs murs percés de créneaux, des tireurs à toutes les fenêtres et sur les terrasses. Une aile de ce bâtiment, sur laquelle était placée une pièce d'artillerie, flanquait les retranchements. A six heures et demie les canons de la batterie de brèche entrent en action, cherchant à bouleverser les retranchements, à briser la grille, à détruire les maçonneries. Le feu dure ainsi pendant trois heures, quoique les servants des pièces aient beaucoup à souffrir de la proximité des tirailleurs ennemis. A neuf heures et demie, le général de Castagny reçoit l'ordre de tenter l'assaut.

Le signal est donné ; les huit pièces de la batterie de brèche font une salve à mitraille et les colonnes s'élancent. Celle de droite, composée de quatre compagnies du 3^e bataillon du 1^{er} zouaves, est commandée par le chef de bataillon Melot ; celle de gauche, composée des quatre autres compagnies du même bataillon, est conduite par le capitaine Devaux. L'ennemi avait ralenti son feu ; mais à peine les colonnes commencent-elles à déboucher, que les murs, les fenêtres, les terrasses se couvrent de tirailleurs. Plus de 2,000 Mexicains concentrent leur tir sur l'espace étroit où se pressent les assaillants et dont le parcours est rendu très-

1863.

difficile par les décombres des murs renversés et par les obstacles qui s'y trouvent accumulés. Les zouaves s'avancent sous une grêle de balles ; la colonne de droite atteint la grille, celle de gauche la dépasse et arrive jusqu'aux constructions du couvent ; en ce moment, le feu de l'ennemi redouble. Les colonnes s'arrêtent écrasées ; l'attaque ne peut être continuée sans de grands et inutiles sacrifices ; l'ordre est donné de battre en retraite, mais bien peu de ces braves soldats rentrent dans les lignes. Ce terrible assaut avait coûté dans la colonne de gauche, sur dix officiers, neuf tués ou disparus ; dans celle de droite, un officier tué, deux disparus, cinq blessés ; 27 hommes étaient tués, 127 blessés, 176 avaient disparu. On sut plus tard que sur ce chiffre 130 hommes dont sept officiers étaient prisonniers. L'ennemi admira leur courage et les traita avec égards. Ces hommes avaient combattu « *comme des lions* », dit le rapport du général Ortega.

On change
le système des
attaques.

A la suite de ce nouvel échec, le général en chef convoqua de nouveau les généraux de division et les commandants de l'artillerie et du génie ; c'était la quatrième fois que dans cette guerre de rues les troupes venaient se heurter contre des obstacles insurmontables ; chaque fois leur insuccès avait été payé du sang de leurs meilleurs soldats. On se décida enfin à abandonner le système de cheminement suivi jusqu'alors. Comme de nouvelles bouches à feu et d'importants approvisionnements de poudre devaient arriver prochainement, le général en chef reprit le projet d'attaque contre les forts de Carmen et de Totimehuacan. En attendant, il se contenta de prescrire la mise en état de défense des maisons occupées dans l'intérieur de la ville et quelques travaux de sape destinés à resserrer l'investissement. Enhardi par le succès de sa résistance, l'ennemi

1863.

parut vouloir intervertir les rôles et assiéger les cadres occupés par les troupes françaises. Il ouvrit en effet des brèches dans les îlots n^{os} 30 et 31, et vint y donner l'assaut ; mais il échoua et renonça pour l'avenir à de semblables tentatives.

Le général Forey fit compléter les travaux d'investissement. Ne pouvant enlever la place de vive force, il voulut au moins y enfermer la garnison et lui interdire d'une façon absolue toute communication avec l'armée de secours qui cherchait à la ravitailler. Les événements qui suivirent montrèrent l'opportunité de ces dispositions.

Le 4 mai, on apprit en effet que le président Juarez s'était rendu au camp de Comonfort, et l'on sut vaguement qu'un effort sérieux allait être fait pour introduire un grand convoi dans Puebla. Le 5 mai, l'approche des forces ennemies fut signalée sur toute la ligne d'investissement du nord, depuis San Domingo jusqu'à la Resurreccion. Un millier de cavaliers appuyés par de l'infanterie et de l'artillerie, s'étant montrés près de San Pablo del Monte, le général L'Hériller dirigea contre eux un escadron de chasseurs d'Afrique ; vaillamment conduits par le commandant de Foucaud, les chasseurs forcèrent l'ennemi à se replier vers l'hacienda d'Acupilco. Le commandant de Foucaud fut tué d'un coup de lance en tête de la charge ; mais le capitaine de Montarby rallia son escadron et le ramena plusieurs fois encore sur la cavalerie mexicaine. L'arrivée de quelques compagnies du 99^e et d'une section d'artillerie de montagne décida l'ennemi à ne pas engager son infanterie et son artillerie. Chacun reprit ses positions. Les Mexicains perdirent vingt morts, vingt prisonniers, un drapeau ; les troupes françaises, un officier et trois hommes tués, deux officiers et dix hommes blessés.

Combat
de San Pablo del
Monte (5 mai).

1863.

Pendant ce combat, de fortes colonnes sorties de la place attaquèrent sans résultat le poste de San José et celui de Dolores.

Le combat de San Pablo del Monte prouva au général Comonfort que les troupes françaises se tenaient sur leurs gardes ; renonçant alors au projet de faire passer son convoi dans cette direction, il voulut essayer de lui faire suivre les bords du Rio Atoyac, entre les hauteurs de San Lorenzo et le cerro de la Cruz, qui est à une lieue du fort Santa Anita ; il pensait que s'il réussissait à chasser du cerro de la Cruz les petits postes qui s'y trouvaient, son artillerie pourrait croiser ses feux avec ceux de la place, ouvrir momentanément une communication et protéger le passage des voitures. Il commença donc par prendre position, sa droite au cerro San Lorenzo, son centre à l'hacienda de Pensacola, sa gauche sur les cerros Tenexaque.

Le 6 mai, il reprit l'offensive ; ses troupes poussèrent devant elles les postes du général Marquez chargés de garder le passage de l'Atoyac et les hauteurs de la Cruz ; mais l'arrivée d'une colonne française rétablit bientôt le combat et força l'ennemi à rétrograder. Cependant le général Comonfort ne sembla pas découragé par l'insuccès de ses tentatives du 5 et du 6 mai ; on le vit concentrer ses forces près du village de San Lorenzo, et y faire exécuter des travaux de fortification.

Combat
de San Lorenzo
(8 mai (1)).

Le général Forey résolut de le déloger de ces positions. Dans la nuit du 7 au 8 mai, à une heure du matin, le général Bazaine partit du pont de Mexico avec quatre

(1) Journaux de marche. — Rapport du général Comonfort. — Voir le plan n° 3.

1863.

bataillons⁽¹⁾, trois escadrons français, un escadron mexicain, la batterie de la garde, la section d'artillerie de montagne des marins et un détachement du génie. Il suivit la route de Mexico, et après avoir dépassé le village de Cuautlancingo, il prit à travers champs de manière à éviter les postes ennemis. Cette opération délicate s'accomplissait heureusement, et la colonne, observant le plus grand silence, s'approchait de San Lorenzo, lorsqu'une grand'garde ennemie, placée à gauche de la direction suivie, éventa son mouvement. Le général Bazaine se trouvait en tête de colonne ; il réussit à tromper les vedettes en faisant répondre à leur : « *qui vive!* » par les cavaliers mexicains ; il continua de gagner du terrain ; une barranca arrêta sa marche, mais les sapeurs du génie pratiquèrent en peu de temps des rampes qui permirent à l'artillerie de la traverser. A quatre heures et demie du matin les éclaireurs furent de nouveau arrêtés par un avant-poste ennemi. Le jour commençait à poindre ; comme il devenait impossible de dissimuler plus longtemps l'opération, le général Bazaine prescrivit d'enlever ce poste, ce qui fut vivement exécuté. En même temps il fit presser la marche, car les hauteurs de San Lorenzo s'apercevaient à environ deux kilomètres ; il couvrit son front par une ligne de tirailleurs.

A cinq heures, les dernières troupes ayant franchi la barranca, le général Bazaine déploya sa colonne par bataillons, la section d'artillerie de montagne à l'aile droite, la batterie de la garde entre les deux premiers bataillons, la cavalerie en colonne par escadron à l'aile gauche. On continua d'avancer dans cet ordre de bataille.

Le jour parut et l'on put alors se rendre compte de l'en-

(1) Un bataillon du 3^e zouaves, du 51^e et du 81^e de ligne, et le bataillon de tirailleurs algériens.